

FRANCIS PARKMAN.

(Suite et Fin.)

Nous avons fait aussi large que possible la part de la louange, afin de donner à la vérité sous ses droits, à la critique ses coutées franches.

Taisons-le sans ambages, sous le rapport des principes, l'œuvre de M. Parkman est la négation de toute croyance religieuse. L'auteur rejette aussi bien l'idée protestante que le dogme catholique : il est purement rationaliste. Il n'admet d'autre principe que cette vague théorie qu'on appelle la civilisation moderne. On entrevoit une âme droite et née pour la vérité, mais perdue, sans boussol, sur un océan sans rivage. De là ces aspirations vers le vrai, ces aveux éclatants, ces hommages à la vérité, suivis, hélas ! d'étranges affaissements, d'accès de fanatisme qui étonnent.

« Par son nom, dit-il, par sa position géographique, et par son caractère, chacune des deux colonies était le remarquable représentant de cet antagonisme : la Liberté et l'Absolutisme, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France. » (1)

Or, l'œuvre de M. Parkman offre le plus éclatant démenti à cette assertion. Il n'y a que l'embaras du choix, parmi les preuves qu'il fournit lui-même, pour démontrer quelle était celle des deux colonies qui apportait avec elle la civilisation, et par suite, la liberté. Fidèle au dessein de ses rois, fidèle au principe de son fondateur, Champlain, qui proclamait que « le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire, » la domination française en Amérique n'a été qu'un long dévouement à la race indigène. Son ambition a toujours été de civiliser les sauvages en les convertissant : c'est pour atteindre ce but que ses missionnaires ont versé leur sang, que les héroïnes de ses cloîtres ont consommé leur vie.

Tandis que les Puritains de la Nouvelle-Angleterre prenaient leurs hérétiques ; que, renfermés dans leur étroit égoïsme, ils n'étaient préoccupés que de leur progrès matériel ; qu'ils ne songeaient qu'à refouler les tribus indiennes, à les exploiter ou les anéantir, ne leur montrant jamais que le canon de leurs fusils, ou une bouteille d'eau-de-vie, trafic ou destruction : que faisait la Nouvelle-France ? Ecoutez M. Parkman.

« Paisibles, bénignes et bienfaitrices furent les armes de sa conquête. La France cherchait à soumettre non par le sabre, mais par la croix ; elle aspirait non pas à écraser et à détruire les nations qu'elle envahissait, mais à les convertir, à les civiliser et à les embrasser dans son sein comme ses enfants. » (2)

Ailleurs, après avoir raconté la destruction des missions honnêtes, M. Parkman ajoute :

« Si les Jésuites avaient pu fléchir ou convertir ces bandes féroces, il est à peu près certain que leur rêve serait devenu une réalité. Des Sauvages apprivoisés, non civilisés, car cela était à peine possible, — auraient été distribués en sociétés au milieu des vallées des grands lacs et du Mississippi, gouvernés par des prêtres selon les intérêts du Catholicisme et de la France. Leurs habitudes d'agriculture auraient été développées, et leurs instincts d'égorgements mutuels réprimés. Le rapide déclin de la population indienne aurait été arrêté, et elle serait devenue, par le trafic des pelleteries, une source de prospérité pour la Nouvelle-France. » (3)

Nous le demandons, quelle est la nation qui ne se glorifierait pas d'avoir conçu et préparé un aussi noble projet ?

Or, voulez-vous savoir quelle étrange conclusion M. Parkman tire de ces réflexions ? Lisez :

« La Liberté peut remuer les Iroquois d'avoir, par leur furie insensée, réduit à néant les plans de ses adversaires, et de lui avoir épargné un péril et un malheur. » (4)

Un exemple tiré de M. Parkman lui-même va nous faire voir où était la meilleure sauvegarde de la Liberté, du côté de la Nouvelle-Angleterre, ou du côté de la Nouvelle-France.

Un siècle plus tard, quand la France, vaincue, eut repassé les mers, quel fut un des premiers actes du nouveau conquérant ? Tandis que d'une main il essayait de nous étouffer, de l'autre il cherchait à exterminer par le poison les tribus sauvages.

En 1763, Sir Jeffrey Amherst écrivait au colonel Bouquet : « Ne pourrait-on pas essayer de répandre la petite vérole parmi les tribus révoltées des Indiens ? Nous devons en cette circonstance user de tous les stratagèmes en notre pouvoir pour les réduire. »

Bouquet lui répondit : « Je vais essayer d'inoculer la — au moyen de couvertes qui pourront tomber entre leurs mains, et je prendrai garde de ne pas contracter la maladie moi-même. Comme il est défectueux d'exposer contre eux de braves gens, je désirerais faire usage de la méthode espagnole, les chasser avec des chiens anglais, supportés par les rangers et quelques chevaux agiles qui pourraient efficacement, je crois, extirper ou éloigner cette vermine. »

Amherst se hâta de lui répondre : « Vous ferez bien d'essayer d'inoculer les Indiens au moyen de couvertes, aussi bien que d'employer tout autre moyen qui pourrait servir à exterminer cette exécrable race. Je serais très-content si votre projet de les chasser avec des chiens pouvait s'effectuer, mais l'Angleterre est à une trop grande distance pour penser à cela maintenant. » (5)

Quelques mois plus tard, la petite vérole faisait d'affreux ravages parmi les malheureuses tribus.

La Nouvelle-France avait apporté la vie, la Nouvelle-Angleterre apportait la mort. Où était la Civilisation ? où était la Liberté ? Ah ! M. Parkman, si la France fut restée maîtresse en Amérique, vous n'auriez pu écrire votre Histoire de la Conspiration de Pontiac : car la France n'eût jamais, par sa politique inhumaine, attiré sur elle ce formidable orage. (6)

L'œuvre de M. Parkman est un lit de Procuste où il réduit tout à sa taille. Rejetant le surnaturel, il se perd en conjectures, il suppose mille motifs humains pour expliquer les actes

d'héroïsme que la foi et le zèle apostolique inspiraient à nos aïeux.

Toutefois, à son insu, son âme loyale et grande trahit l'émotion : impatientée dans cette cage de fer du naturalisme où elle est emprisonnée, elle prend de magnifiques élans, elle jette des cris superbes.

Recueillons celui-ci en passant : « Mais, quand on les voit (les missionnaires des Hurons) dans les sombres jours du mois de février de 1637, et dans les mois plus sombres encore qui suivirent, parcourir péniblement à pied, l'une après l'autre, chaque bourgade infecte, se frayer un chemin à travers la neige fondante, dans les forêts dépeuplées et humides, trempés jusqu'aux os par des pluies incessantes, jusqu'à ce que enfin ils eussent aperçu le groupe de cabanes de quelque village barbare, — quand on les voit entrer dans ces misérables réduits de l'indigence et des ténèbres, les visiter l'un après l'autre, et tout cela dans un seul but, le baptême de quelque malade ou de quelque mourant, on peut sourire de la futilité de leur objet, mais on ne peut s'empêcher d'admirer le zèle, plein d'immolation personnelle, avec lequel ils le poursuivaient. » (1)

« Une ferveur plus intense, une abnégation personnelle plus complète, un dévouement plus constant et plus infatigable, peuvent à peine trouver d'exemple dans les pages de l'histoire humaine. » (2)

Dans un autre endroit, parlant de la fondation de Montréal, l'auteur avoue ingénument son impuissance à expliquer ce dévouement désintéressé. « Que dirons-nous de ces aventuriers de Montréal, de ces hommes qui donnaient leur fortune, et bien plus de ceux qui sacrifiaient leur paix et risquaient leur vie dans une entreprise en même temps si romanesque et si dévouée ?... Il est bien difficile de les juger. Il y avait, sans aucun doute, un grand mérite chez plusieurs d'entre eux : mais il est permis de récuser la tâche de le mesurer ou de le définir. Pour apprécier une vertu enveloppée de circonstances si anormales, il faut, peut-être, un jugement plus qu'humain. »

Nous pourrions multiplier les citations et rendre plus évidentes les fluctuations de ce noble esprit entre la vérité et l'erreur. Trop fier pour fléchir devant ses convictions, trop éclairé pour se laisser entraîner au préjugé sans examen, mais pas assez pour embrasser toute la vérité, il ressemble à ces voyageurs attardés dans nos dangereuses savanes. Partout il sent le sol fléchir sous ses pas, et il s'avance en tâtonnant tantôt à droite, tantôt à gauche, cherchant, dans l'ombre, un sentier qu'il ne trouve pas.

Citons un dernier passage plus éclatant encore que tous les autres, et qui honore tant l'historien que ceux dont il écrit :

« Les compagnons du P. Druillettes étaient tous des convertis, qui le regardaient comme un ami et un père. Il y avait prières, confessions, messes et l'invocation de St. Joseph. Ils construisaient leur chapelle d'écorce à chaque bivouac, et aucune fête de l'église ne passait sans être observée. Le vendredi-saint, ils étendirent leurs plus belles peaux de castor sur la neige, placèrent dessus un crucifix, et s'agenouillèrent autour en prière. Quelle était leur prière ? C'était une supplication pour demander le pardon et la conversion de leurs ennemis, les Iroquois. Ceux qui connaissent l'intensité et la tenacité de la haine d'un sauvage verront dans cette acte plus que le changement d'une superstition à une autre. Une idée avait été présentée à l'esprit du sauvage, idée nouvelle à laquelle il avait été auparavant complètement étranger. C'est là le plus remarquable exemple de succès qu'on trouve dans toutes les Relations des Jésuites ; mais cet exemple est bien loin d'être le seul qui prouve qu'en enseignant les dogmes et les observances de l'église romaine, les missionnaires enseignaient aussi la morale du christianisme. Quand on cherche les résultats de ces missions, on reste bientôt convaincu que l'influence des Français et des Jésuites s'étendait bien au-delà du cercle des convertis. Elle finit par modifier et adoucir les mœurs de plusieurs tribus non converties. Durant les guerres du siècle suivant, on ne retrouve pas souvent ces exemples d'atrocité diabolique dont les premières annales sont remplies. Le sauvage brûlait ses ennemis vivants ; mais rarement il les mangeait ; il ne les tourmentait pas non plus avec la même délibération et la même persistance. C'était encore un sauvage, mais pas si souvent un démon. Le progrès n'était pas grand, mais il était visible. Et il semble s'être accompli partout où les tribus indiennes se sont trouvées en communications étroites avec quelque société de Blancs bien réglée. Ainsi la guerre de Philippe dans la Nouvelle-Angleterre, toute cruelle qu'elle fut, était moins féroce, à en juger par l'expérience canadienne, qu'elle n'aurait été, si une génération de rapports civilisés n'avait pas abattu les plus saillantes aspérités de la barbarie. Toutefois c'est aux prêtres et aux colons français, mêlés de bonne heure avec les tribus de l'immense intérieur, que ce changement doit être surtout attribué. Dans cet adoucissement des mœurs, quel qu'il fût, et dans le catholicisme soumis de quelques centaines de sauvages apprivoisés, réunis en missions stationnaires dans différentes parties du Canada, se trouve, après l'intervalle d'un siècle, tout le résultat des travaux héroïques des Jésuites. Les missions avaient failli, parce que les Indiens avaient cessé d'exister. De toutes les tribus sur lesquelles reposaient les espérances des premiers missionnaires canadiens, il ne restait que des vestiges : presque toutes étaient virtuellement éteintes. Les missionnaires avaient travaillé ardemment et bien, mais ils étaient condamnés à bâtir sur une fondation croulante. Les Indiens s'évanouissaient, non pas parce que la civilisation les détruisait, mais parce que leur propre férocité et leur indolence indomptable rendaient impossible leur existence en face de la civilisation. Peut-être les énergies plastiques d'une race supérieure, ou la souplesse servile d'une race inférieure, chacune à sa manière, les aurait-elle préservés : quoiqu'il en soit, leur extinction était une conclusion inévitable. Quant à la religion que les Jésuites leur enseignaient, malgré tout ce que les protestants peuvent y trouver à critiquer, c'était la seule forme de christianisme qui vraisemblablement pouvait prendre racine dans leur nature informe et barbare. » (3)

Comment concilier ce magnifique témoignage, ce jugement si impartial avec tant d'autres passages des écrits de M. Parkman, où il proclame l'inutilité des travaux apostoliques, où il sourit de pitié à la vue des efforts de la Nouvelle-France pour convertir et civiliser les sauvages ?

Il a manqué à l'historien américain de fortes études philosophiques, un couronnement intellectuel du genre de cette édu-

tion oxfordienne qui transporte sur les cimes de la vérité, qui, en Angleterre, donne aux écrivains une hauteur de pensées, une largeur de vues, que n'ont pas atteintes les écrivains de ce continent.

M. Parkman confond trop souvent deux choses essentiellement distinctes, le principe et son application. La vérité par elle-même est toujours pure, c'est le rayon sans tache ; mais chaque fois que la vérité s'exprime dans la nature humaine, elle traverse un nuage. Le rayon alors se décompose, une partie rejallit triomphante, étincelle et s'épanouit en fruits de vie. Une autre partie se noie, languit et reste mêlée d'ombres.

Les splendeurs que M. Parkman lui-même découvre dans la prédication évangélique, dans l'apostolat de l'église, en Canada, sont trop éclatantes pour ne pas révéler une origine plus qu'humaine. Les ombres légères, inhérentes à la faiblesse de notre être, qui voilent parfois l'éclat de la vérité, ne devraient pas l'empêcher d'apercevoir le foyer divin d'où elle jaillit.

En résumé, les écrits de M. Parkman, mêlés de bien et de mal, sont l'image de la nature humaine. Le ciel n'est pas sans nuage, la lumière n'est pas sans ombre, mais c'est le jour. On reconnaît partout l'esprit supérieur, le cœur honnête, qui, à travers ses tâtonnements, admire le beau, cherche le vrai, aime le bien.

Son histoire est une réparation et une œuvre de justice que nos ennemis nous ont trop longtemps refusées.

Etranger à notre pays, ignorant nos luttes de partis, il ne s'est pas laissé préjuger par les calomnies inventées avant lui. Il est allé aux sources mêmes de notre histoire ; il les a étudiées avec un soin, un amour dignes de tout éloge ; il a ensuite raconté les événements, tels qu'il les a vus, et il a dit : « Acceptez ou rejetez mes conclusions : mais voici les faits. »

Nous ne pouvions guère espérer mieux d'un ennemi impartial.

L'éloquence des faits, racontés véridiquement et loyalement, triomphe des appréciations erronées ; la lumière perce à travers les nuages, et l'impression qu'elle laisse est tout à l'avantage de notre nationalité. Une expérience personnelle de plusieurs années nous met en droit de l'affirmer. Nous avons même connu des protestants éclairés rejeter les conclusions de M. Parkman, et se ranger de préférence de notre côté. (1)

Il y aurait bien à relever ça et là, au point de vue de la critique historique, quelques erreurs échappées à l'auteur principalement dans ses premiers écrits ; mais (2)

Ubi plura nitent non oro paucis Offendar maculis.....

Malgré ce qu'au point de vue catholique, il y a à reprendre dans les livres de M. Parkman, il a acquis à la reconnaissance des Canadiens, un droit qu'ils n'oublieront pas : (3) aucun écrivain n'a plus que lui contribué à faire connaître et admirer notre histoire, en dehors de notre pays.

Et, en l'admirant, on ne pourra s'empêcher d'aimer la religion qui l'a faite si belle.

Nous n'hésitons pas à dire que le Canada lui doit un témoignage public de reconnaissance. Et, si l'on nous consultait sur le mode à suivre, nous suggérerions au gouvernement fédéral de faire peindre et placer son portrait dans la bibliothèque du parlement, à Ottawa.

V.

Je ne terminerai pas cette biographie sans exprimer à M. Parkman une pensée que la lecture de ses ouvrages a souvent fait naître dans mon esprit :

« Je ne sais, M. Parkman, si vous vous êtes rendu compte de l'attraction qui vous a conduit à l'étude de notre histoire, qui vous a fait consacrer toutes les énergies de votre être à l'écrire ou plutôt à la chanter. Je n'hésite pas à vous le dire : c'est que votre nature élevée, amante des grandes et belles choses, avait besoin d'un aliment digne d'elle. Cet aliment, elle l'a trouvé dans nos sublimes annales.

Ajouterai-je une autre raison qui sans doute vous fera sourire ? Vous pensez que c'est le hasard qui a imprimé cette direction à votre esprit. Le hasard, mon ami, ce n'est rien, c'est le néant.—Le néant n'a pas d'action.

Nous qui croyons, nous avons un mot pour exprimer cette force mystérieuse qui dirige notre vie : nous l'appelons la Providence.—Oui, la Providence se sert de vous, à votre insu, pour l'accomplissement de ses desseins.

Jetiez un coup-d'œil sur ce continent d'Amérique, notre patrie commune, que nous chérissons d'un égal amour. Appelée la dernière à la vie de la civilisation, elle est devenue une immense ruhe d'abeilles, dont les bourdonnements et l'activité étonnent l'univers. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que des événements prodigieux s'y préparent. Placée au centre des mondes, formée de tous les éléments du globe, une société gigantesque s'y élève. Réunissant, dans un har-

(1) Depuis que nous avons écrit ces quelques lignes tombés par hasard, sur une critique des *Pioneers* de M. Parkman publiée récemment par un écrivain français, M. Alexandre Delouche. Nous en extrayons les lignes suivantes qui corroborent notre jugement sur l'historien américain :

« Anglo-Saxon et protestant, il ne faut pas demander à M. Parkman des jugements définitifs sur nous. Néanmoins, si l'amour de sa race et les ardeurs de sa croyance l'aveuglent quelquefois, sa loyauté est au-dessus de ses préjugés. »

« Sous la plume de cet étranger, l'ancienne France se révèle dans une jeune et splendide beauté. Nos pères pensent, parlent, agissent comme il convient à des hommes de chair et de sang nus par d'héroïques ressorts : nous vivons en eux et par eux. Quels caractères doux et fiers ! quelle initiative ! quel mépris de la mort ! quelles puissantes individualités ! Le baptême trempait ces gens-là dans l'amour du bien de la patrie. »

Plus loin, après avoir cité un passage du livre de M. Parkman, l'écrivain français ajoute :

« Vient ensuite le récit d'entreprises inouïes, de souffrances sans pareilles, de sanglantes catastrophes et de triomphes qui nous donnent la plus noble des colonies. Mais ce qui domine en tous ces événements, c'est la bonté inhérente à la race française, le don vainqueur ignoré de tous les autres peuples, l'invisible lyre dont les accords domptaient les natures les plus rebelles. Nos aventuriers savaient se faire aimer. »

« M. Parkman est très-explicite sur ce point : il abonde en faits que nul ne lira d'un œil sec ; d'autre part, il nous rend de précieux témoignages :

« Les colons français dit-il, en agissant, à l'égard de l'inconstante et sanguinaire race qui réclamait la souveraineté de cette terre, dans un esprit de mansuétude bien propre à contraster d'une éclatante manière avec la cruauté rapace des Espagnols et la dureté des Anglais. »

« Dans le plan de la colonisation anglaise, il n'était tenu nul compte des tribus : dans le plan de la colonisation française, elles étaient tout. »

(2) Ce défaut est surtout sensible dans la première partie de *l'Histoire de la Conspiration de Pontiac*, le premier ouvrage historique de M. Parkman.

Pour en citer un exemple, il se trompe en donnant le chiffre respectif des deux armées à la bataille des plaines d'Abraham. Nous nous sommes aussi vu avoir décrit complaisamment cette journée, il ne dit pas un mot de la bataille de Sainte-Foye.

(3) M. Eugène Taché, député-ministre des Terres de la Couronne, a eu l'heureuse idée de donner le nom de M. Parkman à un nouveau township, dans le Comté de Québec.

(1) *Pioneers of France, Introduction*, p. VIII.
(2) *Pioneers, etc.*, p. 417.
(3) *The Jesuits in North America*, p. 447.
(4) *The Jesuits*, p. 448.
(5) *Conspiracy of Pontiac*, vol. II, p. 39.
(6) Qu'il me soit permis de rapporter ici, à l'honneur des Canadiens un incident de cette guerre, qui vient à l'appui de la thèse que nous soutenons.
Pendant que Pontiac faisait le siège du Détroit, la garnison anglaise fut sur le point de manquer de vivres, et elle serait tombée infailliblement aux mains de ces féroces ennemis, sans un acte de pitié de la part de ces mêmes Canadiens que l'on cherchait, en ce moment-là même, à anéantir. Le biscaïen de l'auteur, Jacques Duperron Baby, qui demeurait alors sur la rive opposée du Détroit, fut touché de compassion à la pensée du sort épouvantable qui attendait les malheureux assiégés. Profitant de la liberté que les sauvages laissaient aux Canadiens, il fit embarquer tous ses bestiaux, à la faveur de la nuit, dans un petit vaisseau, les transporta de l'autre côté de la rivière, et les donna au commandant du fort. Ces provisions furent à la garnison, jusqu'à l'arrivée des secours qui lui avaient été expédiés.
Voir *l'Histoire de la Conspiration de Pontiac*, vol. I, p. 248.

(1) *The Jesuits*, p. 98.
(2) *The Jesuits*, p. 83.
(3) *The Jesuits*, p. 318.